

Quelques affirmations de Françoise Dolto

Dans les publications de Françoise Dolto, on trouve des idées raisonnables, notamment celles qui s'inspirent de la doctrine chrétienne et de la philosophie personaliste¹. L'œuvre de Dolto apparaît comme un mélange d'idées de bon sens et d'absurdités freudo-lacaniennes.

Nous présentons ici quelques affirmations « psychanalytiques », qui nous semblent pour le moins discutables et qui devraient susciter la réflexion critique à la lecture de celle qu'on a pu appeler la grand-mère de la psychanalyse française.

Que chacun évalue en fonction de son expérience vécue et en prenant soin de ne pas se laisser impressionner par l'argument d'autorité.

Arriération mentale : une question d'agressivité inhibée

« Il vaut mieux que la violence s'exprime physiquement, sinon elle s'exprime somatiquement, dans le corps, et si elle ne s'exprime pas somatiquement dans le corps, elle s'exprime cérébralement par un brouillard qui se met dans l'intelligence de l'enfant. Donc à ce moment-la, c'est l'effet de cette non-agressivité qui le rend arriéré. L'arriération d'un enfant, c'est une agressivité qui n'a pas pu s'exprimer de façon ni motrice ni verbale, et malheureusement il est en bonne santé psychosomatique. » « *Les Étapes majeures de l'enfance*. Gallimard, Folio, 1994, p. 251).

Autistes : surdoués pour la relation humaine

« Tous les autistes sont surdoués pour la relation humaine et pourtant ils sont dans un désert de communication. Souvent la personne qui s'occupait d'eux était désertée elle aussi au cours de son premier âge et elle a transmis l'état de désert à ce bébé qui évoquait pour elle son petit âge. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 391)

¹ Le personalisme est un mouvement philosophique, dont le principal promoteur a été, au XX^e siècle, Emmanuel Mounier, un philosophe chrétien progressiste, fondateur en 1932 de la célèbre revue *Esprit*. Il écrivait, par exemple, dans son best seller *Le personalisme*, publié en 1949 dans la collection « Que-sais-je ? » (17^e réédition en 2001) :

« La formation de la personne en l'homme, et de l'homme aux exigences individuelles et collectives de l'univers personnel, commence à la naissance.

On a pu dire de notre éducation qu'elle était sur une large échelle un "massacre des innocents" méconnaissant la personne de l'enfant comme telle, lui imposant un condensé des perspectives de l'adulte, les inégalités sociales forgées par les adultes, remplaçant le discernement des caractères et des vocations par le formalisme autoritaire du savoir. Le mouvement d'éducation nouvelle, qui a réagi, est partiellement dévié par l'optimisme libéral et son idéal exclusif de l'homme floride, philanthrope et bien adapté. Il doit être réformé, on a tendance à dire virilisé, par la remise en perspective totale de l'homme individuel et social.

De qui relève l'éducation de l'enfant ? Cette question dépend d'une autre ; quel est son but ? Il n'est pas de *faire*, mais d'*éveiller* des personnes. Par définition, une personne se suscite par appel, elle ne se fabrique pas par dressage. L'éducation ne peut donc avoir pour fin de façonner l'enfant au conformisme d'un milieu familial, social ou étatique, ni se restreindre à l'adapter à la fonction ou au rôle qu'adulte, il jouera. La transcendance de la personne implique que la personne n'appartient à personne d'autre qu'à elle-même : l'enfant est sujet, il n'est ni *RES societatis*, ni *RES familiae*, ni *RES Ecclesiae*. Cependant il n'est pas sujet pur ni sujet isolé. Inséré dans des collectives, il se forme par elles et en elles ; si elles ne sont pas à son égard des toutes-puissances, elles sont des milieux formateurs naturels : la famille et la nation, tous deux ouverts sur l'humanité, auxquels le chrétien ajoute l'Église. » (*Le personalisme*. P.U.F., coll. Que sais-je ?, n° 395, 1949 [17^e édition en 2001]. Rééd. dans *Œuvres de Mounier*, Paris: Seuil, 1962, tome 3, p. 521).

Autistes = télépathes

« L'enfant autiste est télépathe. J'ai l'exemple d'une petite fille autiste de cinq ou six ans. Sa mère me racontait que lorsqu'elle voyageait avec elle dans le train, c'était intolérable parce que cette enfant parlait toute seule, et elle disait la vérité des gens qui étaient dans le compartiment... Une fois, une voisine disait à sa mère : "Je vais à Paris voir mon mari...", et l'enfant coupait : "C'est pas vrai, c'est pas son mari, c'est un monsieur que son mari connaît pas..." Elle parlait avec une voix bizarre, sans poser son regard, dans un habitus de somnambule. » (1985, : 392)

N.B. : Dolto a raconté ce même « témoignage » quelques années plus tôt, dans), sans alors préciser que c'était le récit d'une mère et que l'enfant était autiste :

« Il y a des enfants qui sont télépathes et voyants : je connais une petite fille qui, dans un train, un jour qu'une dame venait d'expliquer qu'elle allait voir son mari, a dit tout haut : "Mais, ce n'est pas vrai ! Son mari, il n'est pas là. Elle va voir un autre monsieur, et elle ne le dit pas à son mari." La dame est devenue toute rouge... » (*Lorsque l'enfant paraît. Tome 3. Paris : Seuil, 1979, p. 62.*)

Bonbons : comment dissuader un enfant d'en manger ... en une demi-heure

« Je veux encore illustrer le satisfaire le besoin mais non toujours le désir. Par exemple, un enfant n'a pas besoin de bonbons. Il demande un bonbon pour le plaisir qu'on s'occupe de lui, pour qu'on lui parle, qu'on lui montre qu'on l'aime. C'est très intéressant de voir que, si on dit à l'enfant : "Ah bien, oui, comment il serait le bonbon ? Il serait rouge ?" On parle, on se met à parler pendant une demi-heure, on parle du goût du bonbon, selon sa couleur rouge, ou bonbon vert ; on peut même dessiner des bonbons. L'enfant oublie que c'est un bonbon qu'il voulait manger. Mais quelle bonne conversation autour des bonbons ! Quel bon moment on a passé ! » (*Tout est langage, Le Livre de Poche, 1989, p. 64*)

Complexe d'Œdipe chez la fille

« Il est de toute importance que la fille fasse son "deuil" de ses fantasmes masturbatoires clitoridiens. [...] La solution heureuse, c'est l'investissement vaginal. [...] Dans les cas où la zone vaginale érogène devient le centre des émois libidinaux de la fillette, accompagnés qu'ils sont des fantasmes œdipiens, on assiste à un développement affectif et culturel épanoui » (*Psychanalyse et pédiatrie. Seuil, 1971, p. 107s*).

Complexes d'Œdipe et de castration : déterminants majeurs pour le travail scolaire

« Sur le plan de toutes les activités intellectuelles et sociales, le complexe de castration entrera en jeu ; l'intérêt de l'enfant découle de sa curiosité sexuelle et de son ambition à égaler son père, curiosité et ambition coupables tant que le complexe d'Œdipe n'est pas liquidé. Dans le domaine scolaire surtout, on verra des inhibitions au travail ; le garçon deviendra incapable de fixer son attention. C'est l'instabilité de l'écolier, si fréquente, et source pour lui de tant de remontrances. Le calcul, particulièrement, lui paraîtra difficile ; le calcul étant associé dans l'inconscient aux "*rapports*" (ressemblance, différence, supériorité, égalité, infériorité) — aux problèmes quels qu'ils soient — et l'orthographe associée à "*l'observation*", grâce à laquelle on "voit clair" » (*Psychanalyse et pédiatrie. Seuil, 1971, p. 99*).

Constipation chez les femmes

« cet exhibitionnisme anal, ce souci constant de leur fonctionnement intestinal leur est nécessaire. C'est un moyen grâce auquel elles se "masturbent" symboliquement la zone érogène anale et soustraient ainsi leur Moi aux intérêts libidinaux génitaux si douloureux pour leur narcissisme » (*Psychanalyse et pédiatrie. Seuil, 1971, p. 117*).

Désir de naître

« Même s'il n'a pas été "programmé", voulu par ses géniteurs, tout être, du fait qu'il naît, c'est qu'il a désiré naître. Et on se doit de l'accueillir ainsi : "Tu es toujours né d'un désir inconscient... et, d'autant plus que tu n'as pas été consciemment souhaité, désiré par tes parents, et que te voilà vivant d'autant plus que tu es sujet de désir. » (*La cause des enfants. Laffont, 1985, p. 128*)

« Si l'enfant n'a pas été programmé, il y a moins de chance que la mère se l'approprie et s'identifie à lui. En tout cas, il a eu au moins trois semaines sinon un mois à deux mois (avant qu'elle n'ait ses prochaines règles) à n'être vivant connu que de lui, signifiant du désir inconscient de ses deux géniteurs. Les enfants qui ont été désirés et conçus, après longue attente de leurs parents, n'ont pas cette puissance vitale de vie secrète à l'insu de tous puisqu'ils satisfont le désir de leurs parents. C'est l'enfant surprise, inattendu, qui est le prototype de l'être humain le plus riche de sa seule dynamique vitale, sans auxiliaire en alerte au départ de son existence.

Il m'arrive de penser que la faute originelle serait, pour les humains, d'avoir mangé leurs bébés ; faute de bêtes à manger, tenaillés par la faim, les parents en seraient venus à avoir l'idée de manger leurs enfants... et les enfants d'aujourd'hui peuvent se ressentir comme pouvant manger leur mère, et être mangés eux-mêmes. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 129)

Déterminisme : Tout se joue au tout début de la vie

« On a dit tout se joue avant 6 ans, on a ensuite circonscrit les trois premières années comme les années décisives de la formation de la personnalité. Tout se joue peut-être en huit jours, les premiers jours de la vie. Le temps des premières empreintes indélébiles, des blessures cicatricielles, se réduirait à la période périnatale » (*La Cause des enfants*. Pocket, 1995, p. 121)

Déterminisme : la façon de naître détermine toutes les mutations ultérieures

« Quand on a mon âge et qu'on a connu beaucoup d'enfants, quand on a su comment ils sont nés, le processus de leur accouchement, de leur apparition au monde, on peut dire que chaque fois qu'ils ont eu une mutation dans leur existence, elle s'est passée de la même façon que leur naissance. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 208)

« Chaque nourrisson n'est plus qu'un enfant de la science et non plus un enfant de sa mère pendant les jours où elle reste à la clinique. Il y a des bébés qui en sont marqués pour la vie... marqués de ne pas avoir eu cet accueil par le père et la mère. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 245)

Déterminisme : les paroles de la sage-femme au moment de la naissance déterminent la suite de l'existence

« Cette femme [la sage-femme] a pris la suite du géniteur, mais c'est un géniteur symbolique pour l'enfant, symbolique de la vie de relation, de la première relation triangulaire. Le schéma freudien est fantastiquement soutenant pour notre travail avec les enfants quand nous comprenons qu'ils transfèrent l'autre de leur mère sur la première voix aérienne qu'ils entendent, et que cette voix a une valeur marquante, prophétique, dans le sens inducteur du comportement de l'enfant, en tant que pseudo-voix de père tout sachant.

Cela a toujours été dit dans les contes : les sorcières et les bonnes fées disent des choses sur l'enfant ; mais cela existe de nos jours, et nous le voyons chez les êtres particulièrement sensibles, qui sont devenus des marginaux, qui font problème, et qui vont voir, à cause de cela, des psychanalystes ou des psychothérapeutes, pour essayer de les rendre, ces enfants, supportables par la société.

Mais il faut remonter à ce qu'il y a de sacré pour eux à n'être pas supportables, et le sacré, c'est d'avoir un père et de faire sa volonté. Ce "père" a été la sage-femme de malheur du début, son dire doit se manifester par le faire de son enfant qui ainsi soutient sa réalité existentielle sourcée dans cette première triangulation de langage à sa naissance. » (*Tout est langage*, Le Livre de Poche, 1989, p. 36)

École

« Les écoles sont les bergeries de moutons de Panurge. » (*La Cause des enfants*. Pocket, 1995, p. 401)

« L'école primaire, c'est digestif. Hélas, cela pourrait déjà, à partir de l'âge de sept, huit ans, être génital, c'est-à-dire rencontre de deux esprits portant un fruit. Ce qui n'est pas du tout la même chose que d'avaler et de rendre un devoir, vomi ou déféqué, et bien souligné en rouge, en vert, en tout ce qu'il faut pour que le professeur soit content, comme on fait un beau caca pour la maman quand on est petit. Mais, il n'en reste presque rien, simplement qu'il y a du savoir, mais il n'y a pas de la connaissance. La connaissance, c'est d'ordre génital, et le savoir, c'est d'ordre oral, anal. » (*Tout est langage*, Le Livre de Poche, 1989, p. 22)

« Le principal défaut de l'instruction publique, c'est d'être obligatoire. Ce qui est obligatoire prend le caractère du travail forcé. Le baigne existe toujours... dans les esprits. » (*La Cause des enfants*. Pocket, 1995, p. 418).

« De fait, la nullité scolaire, c'est l'interdiction de se servir de ses pulsions sublimées orales et anales, comme nous disons dans notre jargon, c'est-à-dire prendre et donner : prendre des éléments, rendre des éléments. C'est le digestif qui se fait de façon symbolique dans le mental et qui, en principe, se traduit chez l'enfant par "réussir à l'école" » (*Tout est langage*. Gallimard, Folio, 1994, p. 32).

Ecrivains : ils sont narcissiques

« La littérature ne peut qu'être narcissique, puisque n'écrivent que des gens qui souffrent de désirs qu'ils ne peuvent pas satisfaire et qui les satisfont par le fait d'écrire leurs fantasmes. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 196)

Éducation

« Freud pouvait dire : "il n'y a pas de bonne éducation." C'est-à-dire que le jeune ne la trouvera jamais bonne. S'il la trouve bonne, c'est qu'il n'est pas devenu un adulte, c'est qu'il continue à être soumis, imaginativement, à la façon de faire de ses parents, comme si lui n'était pas devenu totalement autonome. » (*Les Chemins de l'éducation*. Textes recueillis par C. Halmos. Gallimard, Folio, 2000, p. 8)

N.B. : La formule "il n'y a pas de bonne éducation" est attribuée à Freud, mais on ne donne jamais la référence. En fait, Freud avait une idée assez *claire* de ce qu'est une bonne éducation. Dans une des derniers textes où il en parle, il écrivait ceci :

« Réalisons clairement ce qu'est la première tâche de l'éducation. L'enfant doit apprendre la domination sur les pulsions. Lui donner la liberté de suivre sans restriction toutes ses impulsions est impossible. Ce serait une expérimentation très instructive pour les psychologues d'enfants, mais en ce cas les parents ne pourraient pas vivre, et les enfants eux-mêmes subiraient un grave dommage qui se manifesterait pour une part immédiatement, pour une autre part dans les années ultérieures. Il faut donc que l'éducation inhibe, interdise, réprime, et elle y a d'ailleurs largement veillé en tout temps. Mais nous avons appris de l'analyse que c'est précisément cette répression des pulsions qui entraîne le danger de l'entrée dans la maladie névrotique. Vous vous souvenez que nous avons examiné de façon approfondie par quelles voies cela se produit. L'éducation a donc à chercher sa voie entre le Scylla du laisser-faire et le Charybde du refuser. Pour autant que la tâche n'est pas insoluble, un optimum doit pouvoir être trouvé pour l'éducation, tel qu'elle puisse apporter le plus et nuire le moins. Il s'agira de décider jusqu'où on a le droit d'interdire, en quels temps et par quels moyens. »

(*Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* (1933) G.W., XV, p. 160. Trad. *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*. Œuvres complètes, PUF, XIX, p. 233s).

Éducation chez les Dolto

Jean-Chrysostome Dolto, fils de Françoise, écrit dans son autobiographie :

« Il a toujours existé une opposition entre l'éducation libérale que préconisait ma mère et une certaine rigueur à laquelle était attachée mon père. Je parle d'opposition, mais il s'agissait davantage d'un débat permanent, parfois même vif, entre eux » (J.-C. Dolto, *Je m'appelle Carlos*. Paris : Ramsay, 1996, p. 51) (cit. 78)

« Quand les choses allaient trop loin, mon père sévissait. Était-ce en raison de ses origines slaves, toujours est-il qu'il cognait dur. Quand il levait la main, nous recevions de sacrées trempes. Nous appelions cela des "ratatouilles", je ne lui en ai pour autant jamais voulu. Il réagissait d'une autre façon que ma mère. Il n'interdisait pas, laissait libre mais, quand on avait dépassé les bornes, il nous fallait assumer nos responsabilités » (id. p. 50)

Égoïsme : aider l'enfant à l'être

« Un enfant, aidez-le à être égoïste ! Non pas que vous lui donniez l'exemple de l'être, mais aidez-le, lui, à être égoïste ! Il deviendra le plus généreux des êtres, s'il pense à ce qu'il désire, s'il va jusqu'au bout de

ce qu'il désire, s'il prend le risque de ce qu'il désire. » (*Les Chemins de l'éducation*. Textes recueillis par C. Halmos. Gallimard, Folio, 2000, p. 447)

Enfant : il a des droits, pas de devoirs

« L'enfant n'a pas tous les droits, mais il n'a que des droits. Les parents n'ont sur sa personne aucun droit : ils n'ont que des devoirs.

Dès la vie fœtale, l'être humain n'est pas une partie du corps maternel, il est déjà unique. C'est lui qui par la médiation de père et mère prend vie et se donne naissance. Il est la Vie même. Il persévère dans son développement et sa venue à terme par son désir à naître. Au sens psychanalytique, la mère n'est qu'un médiateur d'abord biologique puis symbolique. Ce n'est pas rien. C'est capital. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 285)

Enfant : rayer la notion de "mineur" ?

« Si on rayait la notion de mineur ? Elle porte avec elle une mentalité rétrograde qui ne fait pas confiance à l'être humain, ni l'adulte, ni l'enfant, dans ses rapports avec les autres. Une mentalité empreinte de peurs, préjugés, intolérance et méfiance. Ce qu'il faudrait c'est que la loi ne s'occupe plus de l'âge. Ne s'occupe seulement que de l'inceste, des relations entre parents proches, frères, sœurs, parents, oncles, tantes, mais qu'il n'y ait absolument rien entre adultes et enfants comme interdiction. » (*La Cause des adolescents*. Robert Laffont, 1988, p. 192)

Enfant non désiré : lui dire la « vérité »

« Ceux à qui on ne parle pas de manœuvres abortives qui ont précédé sans succès leur naissance deviennent des enfants dépressifs ou très instables parce que trop angoissés. » (*La Cause des adolescents*. Robert Laffont, 1988, p. 118)

Commentaire de Didier Pleux : « Rares sont les derniers-nés "désirés" de fratries des décennies de la dernière moitié du XX^e siècle. Mais tous ne sont pas malades, loin de là ! [...] La plupart des parents aiment l'enfant dès sa naissance, même s'il n'a pas été particulièrement attendu » (*Françoise Dolto. La déraison pure*. Paris : Autrement, 2013, p. 138s).

Évangile : échantillon des interprétations doltoniennes

Le complexe d'Œdipe de Jésus :

A l'âge de 12 ans, Jésus reste à Jérusalem à l'insu de ses parents, venus avec lui pour la fête de la Pâque. Après trois jours de recherche, les parents le retrouvent dans le Temple, au milieu des docteurs. Commentaire de Dolto :

« Normalement, le garçon résout cette séparation d'avec sa mère vers les 5-6 ans. Je crois que Jésus a dû vivre cette castration à cet âge-là, si j'en juge par cet épisode du Temple. S'il n'avait pas résolu son Œdipe, il n'aurait pas pu vivre de cette manière cette péripétie. [...] Jésus entre dans la vie adulte. C'est lui qui castre alors ses parents de leur possessivité. » (Dolto, F. & Sévérin, G., *L'Évangile au risque de la psychanalyse*. Tome I, Éd. universitaires, 1977, p. 35)

La parabole du bon samaritain :

« Il ne s'agissait pas d'une morale, d'actes volontairement et consciemment engagés, mais d'une école du désir inconscient à laisser advenir. » (id., p. 10)

Femmes : leur Moi et leur Surmoi

« Il (le complexe d'Œdipe) expliquerait la moins grande objectivité naturelle de la femme, alors que les filles ont cependant, lors du stade anal et des premières acquisitions scolaires de 5 à 7 ans, montré un esprit

réaliste et positif généralement bien supérieur à celui de leurs contemporains garçons, ce que savent bien les professeurs d'écoles mixtes. Ceci expliquerait encore pourquoi le Moi des femmes est la plupart du temps plus faible que celui des hommes et contribuerait à expliquer aussi pourquoi leur Sur-Moi est rudimentaire (sauf les cas de névroses). D'où la grande facilité avec laquelle les femmes s'adaptent à l'âge adulte à un milieu bien différent de celui qui a été jusque-là le leur, et, sans souffrir, arrivent à s'identifier à l'image à laquelle celui qu'elles aiment leur demande de ressembler. »

En note : « C'est parce qu'elle n'a pas de Sur-Moi — parce qu'elle en a moins — que la femme apparaît “pleine de grâce”, c'est-à-dire de présence. Remarquez comment l'enfant qui n'a pas de Sur-Moi est lui aussi plein de grâce. » (*Psychanalyse et pédiatrie*. Seuil, 1971, p. 122).

N.B. : Dolto reprend la conception de Freud, qui écrit :

« La fille reste dans le complexe d'Œdipe pour une durée indéterminée, elle ne le démolit que tardivement, et alors imparfaitement. La formation du sur-moi doit nécessairement souffrir de ces circonstances, il ne peut pas atteindre à la force et à l'indépendance qui lui confèrent sa significativité culturelle et... les féministes n'aiment pas entendre signaler les répercussions de ce facteur sur le caractère féminin moyen. »

(*Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* (1933) G.W., XV, p. 138s. Trad. *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. Œuvres complètes*, PUF, XIX, p. 213).

Femmes frigides : elles sont les préférées des hommes

« Nombreux sont les hommes qui préfèrent que leurs légitimes épouses soient ou affectent d'être frigides » (*Psychanalyse et pédiatrie*. Seuil, 1971, p. 123).

Homosexualité : nous le sommes tous

« Psychanalytiquement, on parle d'homosexualité “latente” (inconsciente ou refoulée) pour la différencier de l'homosexualité “manifeste”, celle des pédérastes, actifs ou passifs, et de l'homosexualité “sublimée”, celle qui régit les rapports amicaux entre individus du même sexe sans composante inconsciente affective autre que des composantes oblatives du stade génital objectif » (*Psychanalyse et pédiatrie*. Seuil, 1971, p. 93).

Langage compris par le fœtus

« On peut ou non parler avec le *flatus vocis* à l'enfant qu'on porte. C'est étonnant comme résultat. J'ai eu l'expérience avec mon fils aîné. Il est né en pleine guerre, en 1943. Je faisais tous mes déplacements à bicyclette... On ne se rend pas compte aujourd'hui, au volant d'une voiture, que la rue Saint-Jacques monte beaucoup depuis le boulevard Saint-Germain. Je revenais d'une course et je peinai sur ma machine. Et alors, cet enfant, ce fœtus, probablement gêné parce que j'étais fatiguée moi aussi, remuait, remuait, si bien que je me disais : ‘Je ne vais pas pouvoir pédaler jusqu'à la maison. Je n'en peux plus. Et marcher en poussant ce vélo, ce sera encore plus long !’ Et ce jour, j'ai eu l'idée de lui dire : ‘Ecoute, mon chéri, si tu bouges comme ça dans mon ventre, ça va être encore plus long, parce que tu me gênes pour pédaler. Reste tranquille, on va être vite arrivés.’ Il s'est immédiatement arrêté. Je lui avais parlé intérieurement... Pas tout haut, pas avec mes lèvres. Il s'est arrêté, j'ai pu pédaler, pédaler, je suis arrivée à la maison et je lui ai dit : ‘Maintenant, ça y est.’ Et il s'est mis à faire la sarabande dans mon ventre. Il avait huit mois. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 242)

Langage compris par l'enfant ... et par la plante

« A tort, nous croyons, nous adultes, que l'enfant ne peut comprendre le langage que s'il en a la technique expressive grammaticale orale. En réalité, il intuitionne la vérité de ce qui lui est dit, peut-être comme des plantes dont on dit qu'elles ressentent l'affectivité des personnes qui sont présentes, si elles sont des personnes qui seraient nuisibles à une plante ou des personnes qui aiment les plantes. Des expériences montrent qu'on ne trompe pas les plantes. Le botaniste expérimentateur approche avec des ciseaux, sans intention d'agresser la plante, celle-ci ne croit pas le geste et ne se ratatine pas. Et celui qui méprise la plante, qui marcherait dessus, elle le sent, même s'il n'a rien en main. L'expérimentateur dit : “Je vais te brûler” ; elle sait que ce n'est pas vrai et que ce sont des paroles ; elle ne le croit pas. Et ça rejoint justement la compréhension de l'enfant vis-à-vis de son père ou de sa mère ; en fait, de l'adulte qui est autour : l'adulte peut lui dire des choses agressives en mots, il ne les croit pas quand il ne sent pas l'agressivité destructrice

rejetante de cet adulte ; ce sont des mots, mais qui ne sont pas vécus. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 200)

Langage : moyen de prévention de tout trouble

« On dit que des enfants ont une inadaptation, un blocage, parce qu'ils sont abandonnés ou qu'ils se sentent rejetés. Non, c'est parce qu'il n'y a pas eu de parole pour leur dire les circonstances des difficultés à travers lesquelles leur corps a survécu mais dans l'illusion que la mère (maladie-accident-soucis) les avait rejetés. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 387)

« Je ne crois pas aux psychotiques. Je veux dire à la "fatalité" de ces états. Pour moi, ce sont des enfants précoces à qui on ne parle pas de ce qui les concerne. Ça peut se passer dans les premiers jours, à la maternité, quand on ne parle pas à l'enfant, par exemple, de l'angoisse de sa mère à accoucher un enfant sans père, ou qu'elle ne lui dit pas que sa famille ne voudra pas de lui, ou qu'elle voulait une fille et que c'est un garçon ou qu'elle a tel ou tel souci majeur étranger à lui qui l'obsède. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 386)

Langues : l'enfant les comprend toutes dès la naissance

« Comment peut-on comprendre que l'enfant comprend le langage ? Je ne sais pas, mais c'est vrai, et il comprend toutes les langues. Si une Chinoise lui parle en chinois, une Arabe en arabe, et une Française en français, il comprend. Il comprend toutes les langues. Peut-être intuitionne-t-il ce qu'on veut lui dire. La communication d'un esprit à un autre esprit. Il en a l'entendement. » (*Tout est langage*, Le Livre de Poche, 1989, p. 63)

Mère : satisfaire son désir conduit à la perversion

« Le désir de la mère, l'enfant ne devrait jamais être invité à le satisfaire. Hélas ! c'est son plus grand plaisir à l'époque fusionnelle avec elle. Mais cela ne doit pas durer. C'est pour cela aussi que des enfants refusent de manger, parce que la mère désire trop qu'ils mangent. Et ils ont raison. S'ils continuent de satisfaire le désir de leur mère, ils deviennent pervers, car c'est l'adulte élu de la mère qui doit satisfaire son désir, ce n'est pas l'enfant. » (*Tout est langage*, Le Livre de Poche, 1989, p. 63)

Nominalisme

« 'L'enfant' ça n'existe pas... On fait un discours sur l'enfant, alors que chaque enfant est absolument dissemblable à un autre quant à sa vie intérieure, quant à la façon dont il se structure selon ce qu'il ressent, perçoit et selon les particularités des adultes qui l'élèvent. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 103)

« Je suis furieuse quand je me prends à dire 'l'Enfant', parce que par habitude on dit 'l'enfant', mais ça n'existe pas cette abstraction, ce concept est faux, ça ne veut rien dire. Pour moi, c'est : *un* enfant, tel enfant ; mais aussi bien *un* adulte et *une* femme ; *la* femme, ça n'existe pas. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 232)

Quelques lignes plus bas :

« En fait, la très grande différence entre un être humain à l'état adulte et l'être humain à l'état d'enfant, c'est que dans l'organisme de l'enfant, l'adulte est potentiel et il en intuitionne les pouvoirs par le jeu du désir. Tandis que l'adulte a la cicatrisation de son état d'enfance à jamais perdu pour lui. (...) Les enfants révèlent dans les circonstances dramatiques, dans la familiarité avec la mort, avec les choses majeures, qu'ils ont en eux une humanité totale. » (id. p. 233)

Non-directivité

« Si on veut que l'enfant ait le plus de chances de garder ses potentialités, il faut que l'éducation soit la plus légère possible dans sa directivité. Au lieu de vouloir tout comprendre, respectons toutes les réactions de l'enfant que nous ne comprenons pas. Les parents viennent consulter quand leur enfant a des symptômes qui les gênent. Combien de fois m'a-t-on demandé "Je voudrais comprendre pourquoi il fait ça." — "Mais ça ne vous regarde pas." Il le fait ; ça vous gêne ou ça ne vous gêne pas... Si ça vous gêne, vous lui dites : "ça

me gêne”, mais ne cherchez pas à comprendre. S'il y a un grave trouble et que cet enfant souffre, alors, vous pouvez le conduire à quelqu'un dont c'est le métier de l'aider à se comprendre et à dépasser ce qui le fait souffrir. Si ce qu'il fait vous gêne et non pas lui, je ne vous dirai pas pourquoi, parce que ça ne vous regarde ni ne m'intéresse. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 262)

« Nous n'avons rien à imposer aux enfants. Mon idée, c'est qu'il n'y a qu'une seule façon de les aider : en étant soi-même authentique et en disant aux enfants que nous ne savons pas, mais qu'eux doivent apprendre à savoir ; que nous ne faisons pas leur avenir, mais qu'eux le feront ; en leur donnant ce rôle de prendre leur destin en charge exactement comme eux veulent le prendre. Malheureusement, nous les influençons aussi, même sans le vouloir. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 371)

Peur du loup en rêve

« Le cauchemar de l'enfant qui a peur des panthères ou du loup vient de ce qu'une mère panthère ou louve s'est développée en lui, à l'image de la mère de qui il ressentait, sans qu'elle s'en rende compte, cette agression maternelle, consciente ou sollicitante dont il était tout le temps l'objet à l'époque où sa relation au monde et à sa mère était de dépendance vitale. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 218)

Psychanalyse : la cure est longue, coûteuse et n'agit pas par elle-même

« Une psychanalyse en elle-même n'a jamais rendu un être plus sain qu'avant ; elle le met seulement sur la voie de le devenir après le traitement, par un travail de synthèse personnelle qui lui reste à faire. [...] On nous objecte souvent que nos traitements sont extrêmement longs et par ce fait même, coûteux. C'est exact, et toutes les expériences véritablement psychanalytiques, c'est-à-dire de traitements basés sur la reconstruction de sa personnalité par le sujet lui-même, auquel le médecin ne prête que sa présence effective de “témoin réactif” sensible, de médiateur impartial contractuel et temporaire, sont nécessairement longues » (*Psychanalyse et pédiatrie*. Seuil, 1971, p. 161).

Psychanalyste : ne sait rien ou pas grand-chose

« Le psychanalyste sait qu'il ne sait rien ou pas grand-chose, et seulement en ce qui le concerne lui-même, en tout cas rien en ce qui concerne son patient. C'est le patient qui sait (sans savoir qu'il sait) pour tout ce qui le concerne (et cela même s'il s'agit d'un enfant, d'un bébé). Le travail qu'ils font ensemble démystifie rapidement l'illusion du patient qui voudrait que son psychanalyste soit pour lui le tout sachant. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 192)

La psychose : simplement une question de vérité cachée

« Je ne crois pas aux psychotiques. Je veux dire à la “fatalité” de ces états. Pour moi, ce sont des enfants précoces à qui on ne parle pas de ce qui les concerne. Ça peut se passer dans les premiers jours, à la maternité, quand on ne parle pas à l'enfant, par exemple, de l'anxiété de sa mère à accoucher un enfant sans père, ou qu'elle ne lui dit pas que sa famille ne voudra pas de lui, ou qu'elle voulait une fille et que c'est un garçon ou qu'elle a tel ou tel souci majeur étranger à lui qui l'obsède. » (*La Cause des enfants*. Pocket, 1995, p. 493)

Psychosomatisme : les angines

« Vous aviez commencé à développer un jour la signification symbolique des angines... Françoise Dolto : Oui, mais c'est tout à fait autre chose, le fait d'avoir des angines à répétition. Enfin, dans mes analyses, je constate toujours l'apparition d'angines, au moment où le patient travaille l'époque orale, car l'angine est une réaction à l'abandon. Je crois que c'est un symptôme exprimant le désir du sujet d'appeler quelqu'un qui ne viendra pas. La gorge se serre au lieu même où elle voudrait appeler cette personne absente. » (*Séminaire de psychanalyse d'enfants*. Tome I. Seuil, 1982, p. 213).

Psychosomatisme : mort subite du nourrisson

« Vous savez que la mort subite du nourrisson survient très souvent lorsqu'ils avalent leur langue, comme si la souffrance et la solitude les poussaient à vouloir retourner à la vie fœtale. » (Dolto, F. & Nasio, J.-D., *L'enfant du miroir*. Éd. Rivages, 1987, p. 12).

Psychothérapie : sa base est le bon sens

« Le bon sens est l'outil majeur de notre arsenal thérapeutique a priori. [...] Si nous nous servons parfois de conseils de bon sens qui font appel au conscient et que tout psychothérapeute aurait fait siens, c'est que le bon sens est la base nécessaire de toute psychothérapie » (*Psychanalyse et pédiatrie*. Seuil, 1971, pp. 148, 168).

Sexualité : essentielle dès la venue au monde

« La sexualité est d'une importance très grande depuis notre venue au monde ; elle ne cesse de s'exprimer chez l'enfant, au jour le jour, par le vocabulaire du corps. Les pulsions génitales entraînent une communication interpsychique qui est permanente entre les êtres humains depuis le début de leur vie. » (*La Cause des enfants*. Pocket, 1995, p. 29)

Sommeil de l'analysé : signe de la pulsion de mort et d'un transfert placentaire

« Si un patient s'endort, il faut savoir être complètement à son service pour pouvoir ressentir cette peine de la pulsion de mort. À travers le sommeil, l'analysant se greffe sur vous ; mieux encore, il fait un transfert placentaire sur vous. [...] Si vous avez la chance de pouvoir vous laisser momentanément prendre par le sommeil en présence d'enfants schizophrènes, alors vous verrez ces enfants revivre » (Dolto, F. & Nasio, J.-D., *L'enfant du miroir*. Éd. Rivages, 1987, p. 13).

Télépathie – Souvenirs de la naissance

« La télépathie entre le bébé et la mère est bien connue de toutes les mamans. Prenons une femme qui dort très bien. Il suffit que son bébé remue dans son berceau dans la chambre voisine, elle l'entend, alors qu'aucun autre bruit ne l'alerte. C'est une chose qui frappe les pères. Beaucoup de mères enceintes parlent à leur fœtus comme s'il était dans la pièce (enfin, il est dans la pièce puisqu'il est en elle). Elles n'osent pas le dire mais elles le font souvent. Elles ont raison. Après sa naissance, dès l'ouverture des enveloppes, encore plus quand il est tout à fait sorti du corps de sa mère, le nouveau-né perçoit, et certains enregistrent même les paroles qu'ils ont entendues comme le ferait une bande magnétique. On en a eu la preuve par des psychanalyses qui ont permis à certains de remonter leur histoire jusque-là. Les témoins auditifs ont pu confirmer l'exactitude de ces réminiscences qui surgissent en cure psychanalytique. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 244)

Transgénérationnel - Psychose

« La psychanalyse a révélé ce qu'on pourrait appeler la "solidarité génétique". Elle a permis de découvrir que des événements qui sont arrivés dans la famille d'un être humain, avant même qu'il ne naisse, pendant qu'il est fœtus, dans le ventre de sa mère qui souffre de l'événement qui s'est passé et qui n'a personne à qui le dire, sont capables d'induire une psychose chez cet être en gestation. Cet enfant va, par son corps, dire la souffrance que la mère a eue. Donc, il a porté l'effet d'une souffrance non dite de la mère. La psychanalyse — et surtout la psychanalyse d'enfants — a fait comprendre la solidarité des générations devant les effets dévitalisants de certains traumatismes, stress, chocs affectifs ou vitalisants, réussites, joies.

Cette découverte de la transmission de l'héritage aussi bien que de la dette sur le plan émotionnel inconscient des êtres humains est comparable, pour son importance capitale, à la découverte sur le plan pathogène de la transmission génétique de certaines maladies. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 291)

Travail scolaire avec l'aide de la mère : danger !

« Il faut savoir que tout travail scolaire fait avec une mère féminise un garçon ; et que, au moment de la prépuberté puis de la puberté, tout ce qui a été fait en couplage avec elle perd complètement son intérêt. Ou, s'il le conserve, c'est la masculinité du garçon qui sera atteinte plus tard. » (*Lorsque l'enfant paraît. Tome 3. Éd. du Seuil, 1979, p. 98*).

Vérité : toujours la dire à l'enfant, quelle qu'elle soit et quel que soit l'âge de l'enfant

« C'est, cela, l'important dans le langage que nous avons avec le bébé, le plus jeune soit-il, et aussi bien avec un grand enfant : l'important, c'est de lui parler vrai ce que nous ressentons, quel que soit ce vrai ; le vrai, pas de l'imaginaire.

Quand une sage-femme, à la naissance d'un enfant, parce qu'elle est épuisée, qu'elle a fait vingt accouchements dans la journée, qu'elle en a marre, qu'elle traîne ses savates, et que le pauvre bébé pleure un peu plus qu'un autre — il sent peut-être l'angoisse — dit à la mère : “oh, celle-là, elle vous en fera voir ! Ah, cette citoyenne-là, eh bien, mon vieux, etc.”, cela marque la mère, et cela marque l'enfant malheureusement. Mais il y a des cas où l'enfant seul est marqué, parce qu'on n'a plus la mère pour le savoir, et c'est l'enfant qui est marqué de paroles entendues. C'est comme si c'était prédictif, et plus que cela, inducteur de son comportement. » (*Tout est langage, Le Livre de Poche, 1989, p. 34*)

« Il est évident que, lorsque quelqu'un gémit sans arrêt sur une souffrance qu'il a, ou qu'on veut la lui taire pour qu'il ne puisse pas en parler, comme par exemple vous avez posé une question sur les enfants myopathes, ou les enfants qui naissent infirmes, eh bien, il n'y a qu'une façon de faire avec l'enfant myopathe (l'épilepsie, c'est encore un autre problème), c'est de lui parler vrai et d'écouter ce qu'il veut ou peut en dire de son point de vue.

Mais l'enfant myopathe, dont le pronostic actuel a un pronostic fatal d'aggravation du mal, il faut le lui dire tout de suite : “Tu as une infirmité qui peut devenir de plus en plus grave ; toi seul peux ressentir ce que tu ressens, et peut-être freiner l'évolution de ce mal, peut-être... et ce n'est pas certain. » (*Tout est langage, Le Livre de Poche, 1989, p. 117s*)

« Prenons le cas de ces enfants qui, à la naissance, sont confiés à l'Assistance publique. La seule manière de les aider quand ils décompensent et que justement somatiquement ils n'entrent pas dans le langage (le corps vit, mais ils ne sont plus en communication, à force de changer de personnes qui ne connaissent ni leurs parents ni leur histoire), c'est de leur faire rencontrer régulièrement un thérapeute psychanalyste. Il leur dira ce que, par l'Administration responsable d'eux, il sait de leur histoire, en leur parlant de leur mère, des difficultés qu'a eues cette mère à leur naissance et qu'elle avait ses raisons pour les confier à la société qui les élève en tant qu'enfants de leur père et de leur mère de naissance... Si vous voyiez le regard de ces enfants qui s'allume. Ils comprennent toujours le mot ‘père et mère de naissance’, à la stupéfaction des personnes qui l'observent pour la première fois. » (*La cause des enfants. Laffont, 1985, p. 246*)